HAL
open science

À quoi sert l'école ? Le rapport au savoir des élèves

Allain Juliette

To cite this version:

Allain Juliette. À quoi sert l'école ? Le rapport au savoir des élèves. Education. 2011. dumas-00628714

HAL Id: dumas-00628714

https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-00628714

Submitted on 4 Oct 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITÉ D'ORLÉANS

IUFM Centre Val de Loire

MEMOIRE de recherche présenté par :

Juliette ALLAIN

Soutenu le : **20 juin 2011**

pour obtenir le diplôme du :
Master Métiers de l'Education, de l'Enseignement,
de la Formation et de l'Accompagnement

Discipline : Formation générale

A quoi sert l'école ?

Le rapport au savoir des élèves.

Mémoire dirigé par :
Philippe Monti Professeur IUFM, IUFM Chartres

JURY :

Jacques BERNARDIN Professeur IUFM, Site de Chartres. Président du jury.

Philippe Monti. Professeur IUFM, Site de Chartres.

Remerciements

"Mes remerciements les plus sincères à toutes les personnes qui auront contribué de près ou de loin à l'élaboration de ce mémoire »

Je tiens à remercier Mr Monti, tuteur de ce mémoire, pour son soutien et ses conseils.

Je remercie les professeurs des écoles ayant acceptés de diffuser les questionnaires afin de réaliser au mieux ce travail de recherche.

Je remercie également ma famille, tout particulièrement mes parents et mon frère, pour leur soutien tout au long de mes années d'études.

Enfin, je remercie mes amis, Lucie, Amélie, Valéry, Mélanie, Lisa, Pauline et Damien pour leur présence et l'aide qu'ils ont pu m'apporter. Merci également à Clément de m'avoir soutenue et encouragée.

Table des matières

Introduction.....p.4

I. Quelques éléments théoriques.....p.5

A. A la découverte d'une notion : Le rapport au savoir.....p.5
B. L'existence d'un « bon » et d'un « mauvais » rapport au savoir.....p.6
« L'école pour notre avenir ».....p.6
« La définition du bon élève ».....p.7
« L'attitude face aux apprentissages ».....p.8
« L'école comme lieu d'apprentissage ? ».....p.10

II. Présentation de mon travail de recherche.....p.13

A. Présentation de l'enquête.....p.13
B. Analyse des questionnaires.....p.15
C. Les résultats de ma recherche.....p.25
« L'école pour notre avenir ».....p.25
« La définition du bon élève ».....p.25
« L'attitude face aux apprentissages ».....p.26
« L'école comme lieu d'apprentissage ? ».....p.27
Un complément d'analyse : le rapport au savoir en fonction du sexe.....p.28

Conclusion.....p.31

Bibliographie.....p.33

Annexes.....p.34
Annexe 1.....p.35
Annexe 2.....p.37
Annexe 3.....p.39

Introduction

Qu'est ce que l'école ? Pourquoi y allons-nous et que nous apporte-elle ? Que faisons-nous à l'école ? Suis-je un bon élève et que dois-je faire pour en devenir un ?

Toutes ces questions nous nous les sommes posées et chacun d'entre nous, selon ses expériences de vies, a construit sa propre représentation concernant cette institution.

C'est durant mes différents stages et au cours de discussions avec des élèves scolarisés que j'ai pu constater que ces questions créaient souvent des débats. Je me suis donc posé la question suivante : Quelles représentations les élèves ont-ils de l'école ?

C'est à partir de cette question assez générale que j'ai pu construire mon axe de recherche. En effet, celle-ci m'a orientée vers différentes questions sous-jacentes. Je me suis tout d'abord demandé si tous les élèves avaient la même représentation de l'école et le même rapport au savoir. De cette question, différentes interrogations sont apparues, si tous les élèves n'ont pas le même rapport au savoir, quels sont les facteurs pouvant influencer ce dernier ? Peut-on mettre en avant l'origine socioprofessionnelle comme facteur influençant la construction du rapport au savoir ? Enfin, peut-on dire qu'il existe un « bon » et un « mauvais » rapport au savoir pouvant expliquer la réussite ou l'échec scolaire des élèves et notamment la différence des résultats scolaires des élèves en fonction de leur origine socioprofessionnelle ?

Mon mémoire sera donc structuré de la manière suivante. Dans un premier temps j'exposerai les lectures qui m'ont permis de m'orienter dans le choix de ma problématique et à partir desquels j'ai pu formuler mes hypothèses, puis dans un second temps, je vous ferai part des analyses que j'ai pu tirer de ma recherche. En effet, afin de répondre à ma problématique j'ai fait le choix d'utiliser la technique des questionnaires qui me paraissait la plus adaptée. Enfin, je présenterai les conclusions que je tire de ce travail de recherche.

I. Quelques éléments théoriques.

A) La découverte d'une notion : « Le rapport au savoir ».

Afin de connaître les représentations de l'école des élèves je me suis orienté vers la question du rapport au savoir de ces derniers.

Pour cela, je suis partie d'un article (que j'appellerai texte 1) qui est une version légèrement remaniée d'une conférence de Bernard Charlot prononcée aux Entretiens Nathan de 1999 et publiée, sous le même titre, dans le livre *L'école face à la différence.*

Afin de compléter cette première lecture, je me suis intéressé à deux autres textes de Bernard Charlot. Il s'agit de deux extraits d'ouvrages, le premier est issu du livre *Le rapport au savoir en milieu populaire* (que j'appellerai texte 2) et le second provient de son livre *Ecole et savoir dans les banlieues et ailleurs* (texte3).

Ces trois textes abordent tous le même sujet c'est-à-dire le rapport au savoir des jeunes issus de milieux populaires.

En effet, Bernard Charlot a voulu mettre en avant que tous les élèves issus de milieux défavorisés ne sont pas mécaniquement en échec scolaire en essayant de démontrer que les difficultés rencontrées par certains de ces jeunes, et la réussite d'autres, provenaient certainement de leur rapport au savoir.

En effet, pour les chercheurs d'ESCOL, le concept de rapport au savoir apporte une réponse renouvelée à la compréhension de l'échec scolaire en se démarquant des sociologies de la reproduction, lesquelles peinent à rendre compte de la réussite atypique de certains enfants des milieux populaires. Ces derniers définissent le rapport au savoir comme : « Rapport à des processus (l'acte d'apprendre), à des produits (les savoirs comme compétences acquises et comme objets institutionnels, culturels et sociaux) et à des situations d'apprentissage[1] ».

[1] Dictionnaire de l'éducation, sous la direction d'Agnès van Zanten, PUF, p.597

Finalement d'après Bautier, il est une relation de sens et de valeur : « L'individu valorise ou dévalorise les savoirs et les activités qui s'y rapportent en fonction du sens qu'il leur confère[2] ».

Mes lectures reposent donc sur des études menées auprès d'élèves, notamment du secondaire, issus du milieu populaire. Charlot s'attache à démontrer que les différences de réussite chez ces jeunes viennent notamment de leur rapport au savoir et que l'appartenance à une classe sociale n'est pas une fatalité scolaire.

B) L'existence d'un « bon » et d'un « mauvais » rapport au savoir.

- *« L'école pour notre avenir »*

Dans l'extrait de l'article, on peut constater que les jeunes en difficulté issus de milieux populaires ont une idée assez précise de l'école. En effet, l'école, ne serait pas pour eux, un lieu d'apprentissage mais davantage une structure dans laquelle on leur demande de passer de classe en classe dans le but d'obtenir par la suite un métier satisfaisant.

En effet, dans le second texte, nous pouvons retrouver des interviews, dans lesquels, ces enfants affirment venir à l'école « pour passer dans la classe supérieure ». Finalement, l'objectif pour ces élèves est de ne pas redoubler ce qui ne leur permet pas de créer une mobilisation dans les apprentissages.

Dans le troisième texte, Charlot ajoute qu'il serait nécessaire de faire comprendre à ces élèves qu'il est dans leur intérêt de s'engager dans les apprentissages puisque c'est le savoir lui-même qui leur permettra d'acquérir des compétences indispensables pour leur avenir. En effet, ces jeunes perçoivent le diplôme comme « une récompense » de leur présence dans l'enceinte de l'école et non comme « une preuve » de l'accumulation de connaissances leur permettant d'entrer sereinement dans la vie professionnelle.

[2] Dictionnaire de l'éducation, d'après Agnès van Zanten, p. 597-598.

De ce fait, ces jeunes pensent que l'école leur permettra d'avoir un bon avenir mais cette motivation n'est pourtant pas source d'un engagement et d'un investissement dans les savoirs.

Finalement, d'après Charlot, les élèves issus de milieu populaire ayant des difficultés auraient un « mauvais » rapport au savoir dans le sens où ces jeunes perçoivent l'école comme une obligation afin d'avoir un métier et non comme un lieu d'apprentissage qui serait pourtant la représentation permettant d'avoir un « bon » rapport au savoir. L'échec de certains élèves issus de milieux défavorisés pourrait donc être expliqué par ce « mauvais » rapport au savoir.

Même si cette représentation ne concerne pas tous les élèves issus de milieux défavorisés serait-elle plus fréquente chez ces derniers ce qui pourrait expliquer un taux d'échec scolaire plus important dans ce milieu?

Je vais donc émettre ma première hypothèse qui sera la suivante : Les élèves n'ont pas les mêmes attentes[3] de l'école en fonction de leur origine socioprofessionnelle.

- *« La définition du bon élève »*

Dans l'extrait de l'article, Charlot met en avant la définition que ces jeunes, en échec, issus de milieux défavorisés, donnent du « bon élève ». On peut constater que, pour ces derniers, un bon apprenant est davantage un individu respectueux qu'un individu s'impliquant dans les apprentissages. En effet, d'après ces jeunes, un bon élève est un élève qui va, par exemple, lever la main pour prendre la parole, qui respecte les horaires de l'établissement et qui est poli.

Dans le deuxième texte, on retrouve cette idée puisque les élèves interrogés s'accordent à dire que l'école est un lieu dans lequel il faut obéir aux enseignants, savoir se taire et écouter le maître.

[3] Lorsque l'on parle de différentes attentes, on peut entendre par là, que certains élèves disent venir à l'école pour avoir un bon métier, un bel avenir ce que nous pouvons définir comme un « mauvais rapport au savoir » tandis que d'autres vont percevoir l'école comme un lieu d'apprentissage ce qui est défini~~t~~ comme « un bon rapport au savoir ».

Peu de ces élèves évoquent les apprentissages ou lorsqu'ils le font ces derniers disent que pour être un bon élève il faut apprendre ses leçons pour avoir de bonnes notes.

Finalement, d'après Charlot, les jeunes issus de milieux défavorisés et qui sont en échec ont un « mauvais » rapport au savoir puisqu'ils n'arrivent pas à se positionner en tant qu'apprenant (ce que l'on pourrait nommer comme « bon » rapport au savoir) mais se définissent davantage comme un public qui se doit de respecter son ainé et l'institution, ce qui n'est pas une source réelle de motivation pour entrer dans les apprentissages. On peut donc dire que les élèves issus de milieux défavorisés connaissant l'échec scolaire ont un « mauvais » rapport au savoir dans le sens où ils ne perçoivent pas le « bon » rôle de l'élève.

L'échec de certains élèves issus de milieux défavorisés pourrait donc être expliqué par ce « mauvais » rapport au savoir.

Même si cette représentation ne concerne pas tous les élèves issus de milieux défavorisés serait-elle plus fréquente chez ces derniers ce qui pourrait expliquer un taux d'échec scolaire plus important dans ce milieu?

Cette idée fera l'objet de ma seconde hypothèse : La définition du « bon élève » est différente selon l'origine socioprofessionnelle des élèves.

- *« L'attitude face aux apprentissages »*

Dans l'article, Charlot montre que ces jeunes en difficultés ont un rapport aux apprentissages et donc au savoir ne leur permettant pas d'être motivés. En effet, peu de ces enfants sont acteurs de leurs apprentissages et ils restent donc passifs face à l'enseignant à qui ils laissent la responsabilité de leur capacité à apprendre et donc à passer dans le niveau supérieur.

Autrement dit, cela signifie que, pour ces élèves, la réussite dépend entièrement de leur professeur et de sa façon d'enseigner quelque soit leur propre investissement.

Dans certains entretiens avec des élèves de CP, Charlot a pu entendre à plusieurs reprises que pour apprendre il faut écouter la maîtresse plutôt que la leçon donnée par cette dernière. Finalement, pour ces jeunes en difficultés l'école est davantage perçue comme un lieu d'écoute que comme un lieu d'apprentissage.

Dans le second texte, Charlot évoque de nouveau cette attitude passive qu'auraient les jeunes en difficulté. Il a notamment pu constater, lors d'entretiens, une différence entre les jeunes ne rencontrant pas de difficultés et les autres. Chez les premiers, on retrouve une mobilisation personnelle qui se manifeste par l'utilisation du pronom « je » puis par des verbes d'action tandis que les seconds sont davantage dans un processus « d'imprégnation » en pensant qu'il suffit de venir en classe pour que les apprentissages se produisent.

Enfin, dans le troisième texte, lorsque Charlot demande à ces jeunes en difficultés scolaires ce qu'est pour eux « apprendre » et « savoir » la réponse est souvent la suivante : « on doit «écouter le professeur, ce qu'il nous transmet et nous devons le retenir ». En revanche, les jeunes issus de milieu populaire ne rencontrant pas de difficultés scolaires sont davantage dans un processus « d'appropriation » et pensent qu'apprendre c'est retenir des principes qui nous ont été enseignés et que nous avons décidé de retenir, ce qui fait que ces élèves ont un rôle actif dans leur apprentissage.

Finalement, ce que Charlot veut montrer, c'est que les élèves issus de milieux populaires peuvent rencontrer des difficultés à cause d'un « mauvais » rapport au savoir, dans le sens où ces derniers sont passifs face aux apprentissages.

L'échec de certains élèves issus de milieux défavorisés pourrait donc être expliqué par ce « mauvais » rapport au savoir.

Même si cette représentation ne concerne pas tous les élèves issus de milieux défavorisés serait-elle plus fréquente chez ces derniers ce qui pourrait expliquer un taux d'échec scolaire plus important dans ce milieu?

Ceci fera l'objet d'une troisième hypothèse : L'attitude[4] face aux apprentissages est différente en fonction de l'origine socioprofessionnelle de l'élève.

[4] Il y aurait une « bonne » et une « mauvaise » attitude face aux apprentissages. On peut parler de « bonne » attitude lorsque l'élève est acteur de ses apprentissages, autrement dit, qu'il cherche à comprendre et retenir ce que l'enseignant lui transmet puis nous parlons de « mauvaise » attitude lorsque l'élève est passif c'est-à-dire qu'il pense qu'il suffit d'écouter ce que dit l'enseignant et d'apprendre par cœur ses leçons.

- *« L'école comme lieu d'apprentissage ? »*

En ce qui concerne l'article, Charlot évoque le fait que l'école apparaît comme importante pour la plupart des enfants issus de milieu populaire qu'ils soient ou non en échec scolaire. Mais ces jeunes mettent, tout de même, en avant le fait que nous n'apprenons pas les mêmes choses à l'école qu'à la maison et précisent que ce qu'ils apprennent à la maison est souvent plus utile. Pour ces jeunes, contrairement à l'école, pour apprendre dans la vie il faut observer puis réfléchir. Ces derniers partent du principe que dans la vie de tous les jours nous pouvons observer ou entendre des choses qui, pour eux, sont des faits réels puisqu'une expérience vécue a pu le prouver. En effet, ils ont tendance à apprendre par ce qu'ils voient et entendent dans un monde qui leur est proche. Par exemple, les élèves ayant des difficultés scolaires et venant de milieux défavorisés pensent apprendre beaucoup de choses en regardant la télévision puisque celle-ci leur propose des scènes de la « vraie vie » en abordant des thèmes tels que l'amour, la violence, la mort ou l'argent qui sont pour ces jeunes des sujets qui les concerneront directement un jour.

Dans le texte 3, Charlot revient sur cette idée en précisant que ces jeunes accordent de l'importance à l'école même si elle ne leur apporte pas grand-chose au quotidien. Certains de ces jeunes tombent dans ce que l'on appelle « la culture anti-scolaire », cela concerne notamment ceux qui ont été mal orientés ou ceux ayant été dévalorisés par l'école et qui ne mettent plus d'espoir en elle et lui opposent la « vraie vie ». Une autre enquête réalisée par l'équipe ESCOL a montré que ces jeunes voient l'école comme un lieu de socialisation c'est-à-dire un endroit permettant d'être avec ses amis et de faire de nouvelles connaissances. Beaucoup disent que l'école est leur seconde famille, on peut donc constater une prégnance du relationnel occultant l'apprentissage du savoir qui est pourtant la fonction essentielle de l'école. Pour ces jeunes c'est grâce aux copains que l'on apprend beaucoup de choses tels que le respect, la communication, la solidarité ou l'interdépendance vis-à-vis des adultes.

Enfin, Charlot souhaite montrer que certains jeunes issus de milieux défavorisés ont un « mauvais » rapport au savoir puisqu'ils ne perçoivent pas toujours le sens des apprentissages proposés par l'école puisqu' ils leur paraissent trop éloigné de la vie de tous les jours.

L'échec de certains élèves issus de milieux défavorisés pourrait donc être expliqué par ce « mauvais » rapport au savoir.

Même si cette représentation ne concerne pas tous les élèves issus de milieux défavorisés serait-elle plus fréquente chez ces derniers ce qui pourrait expliquer un taux d'échec scolaire plus important dans ce milieu?

Ma quatrième hypothèse sera donc la suivante : L'importance[5] que les élèves accordent à l'école dépendrait de leur origine socioprofessionnelle.

Finalement, Charlot à travers ces différents textes montre que les jeunes issus de milieu populaire ne sont pas voués à l'échec mais que ce dernier serait dû au rapport au savoir des élèves. Cette thèse est mise à l'épreuve dans plusieurs recherches auprès de collégiens et lycéens. Ce qui fait sens à l'école n'est pas forcément le savoir appris, en particulier lorsque l'école est investie parce qu'elle permet, grâce aux diplômes obtenus, de s'insérer socialement et professionnellement.

Le savoir est étroitement lié à l'avenir professionnel. S'efforçant de passer de classe en classe et de faire face aux tâches scolaires quotidiennes, les élèves inscrivent l'acte d'apprendre dans un registre essentiellement procédural centré davantage sur la maîtrise des situations que sur l'extraction d'un savoir. Un rapport au savoir plus favorable à la réussite s'instaure lorsque les contenus scolaires ne se réduisent pas à leur seule valeur instrumentale.

D'après Charlot, les façons de faire et de penser des élèves à propos du ou des savoirs, bien plus que les différences de capital culturel ou de compétences cognitives, produisent des effets différenciés sur les apprentissages et, à terme, créent de la réussite ou de l'échec scolaire.

[5] Il y aurait une « bonne » représentation de l'école dans le sens ou celle-ci serait perçue comme un lieu d'apprentissage et une « mauvaise » représentation de l'école lorsque cette dernière serait avant tout vue comme un lieu de socialisation et qui ne permettrait pas des apprentissages « utiles » dans la vie.

C’est à partir de cette réflexion que j’ai construit ma problématique : Existe-t-il un « bon » et un « mauvais » rapport au savoir ? La construction de celui-ci s’établit-il en fonction de l’origine socioprofessionnelle des élèves ?

II. Présentation de mon travail de recherche.

A) Présentation de l'enquête.

Lorsque nous effectuons un travail de recherche, différentes possibilités s'offrent à nous pour répondre à nos questions. Effectivement, il est possible de passer soit par l'observation, soit par des entretiens ou encore par des questionnaires. Il est également possible d'utiliser ces différentes techniques les unes en complément des autres.

En ce qui concerne mon travail de recherche, j'ai choisi d'utiliser la technique du questionnaire qui me paraissait la plus adaptée. En effet, il m'était impossible de répondre à ma problématique grâce à de l'observation tandis que la technique de l'entretien aurait été très longue puisqu'il me paraissait important d'avoir un minimum de vingt entretiens afin d'obtenir un résultat cohérent.

En ce qui concerne mon questionnaire (annexe 1), j'ai fait le choix de le construire avec des questions fermées. Je pense que ce type de questionnaire est plus adapté pour un public relativement jeune qui est orienté grâce à des réponses déjà proposées ce qui permet aux élèves, ayant encore des difficultés à écrire, de répondre sans trop de souci. De plus, je pense qu'il est plus évident par la suite d'analyser ce type de questions puisqu'il est possible de préparer préalablement une grille d'analyse. J'ai tout de même essayé de poser une question ouverte à la fin du questionnaire afin de recueillir quelques informations supplémentaires et de laisser les élèves répondre librement mais celle-ci ne sera finalement pas utilisée lors de mon analyse puisque j'ai pu constater que les élèves avaient largement été influencés par les questions précédentes.

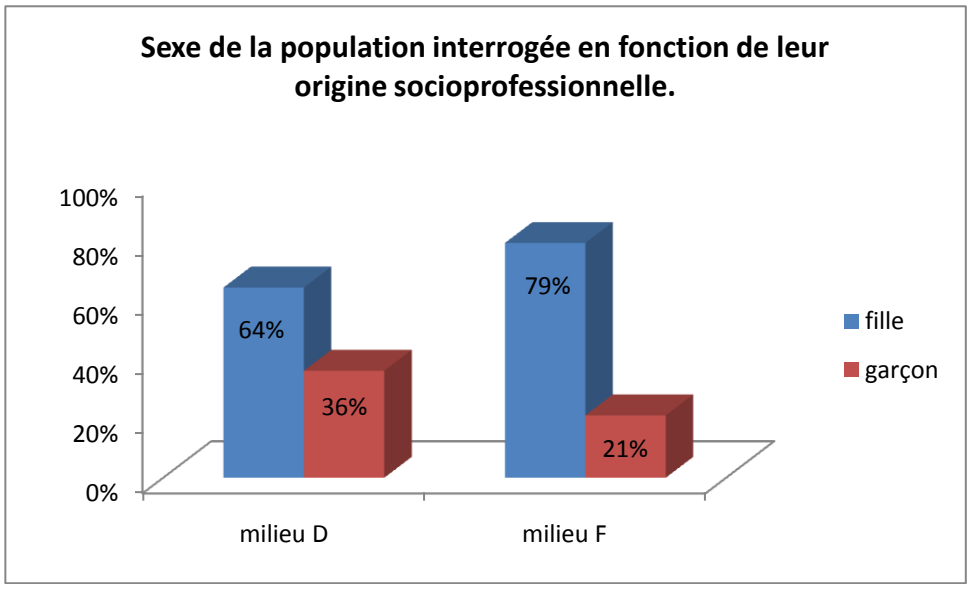
Mes questions ont été construites en fonction des propos de Charlot. J'ai, en effet, repris les caractéristiques que cet auteur a donné des élèves en difficultés issus de milieux populaires scolaires afin de ressortir une définition du « mauvais » rapport au savoir. Dans mes questions à réponses multiples je proposais donc des questions permettant de savoir si l'élève avait un « bon » ou un « mauvais » rapport au savoir.

Finalement, l'objectif de mon questionnaire est, dans un premier temps, de déterminer le rapport au savoir (« bon » ou « mauvais ») de chacun des élèves interrogés, pour dans un second temps, temps vérifier si ce dernier était réellement différent entre les élèves de milieu populaire et ceux de milieux plus aisés. Il m'a donc fallu déterminer grâce au niveau d'étude et aux professions des parents l'origine socioprofessionnelle des élèves et pour cela je me suis aidé du tableau des catégories socioprofessionnelles (annexes 2).

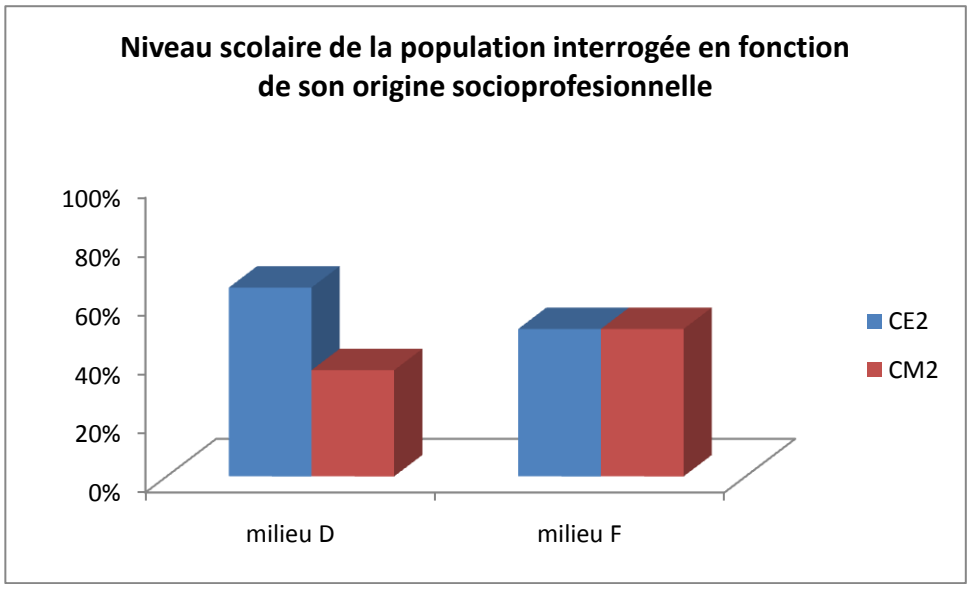
En ce qui concerne la passation des questionnaires, il m'a fallu l'accord de l'inspecteur puisque je demandais aux parents leur profession et leur niveau d'études. Pour cela, j'ai dû présenter mon projet aux parents et leur assurer que toutes les données fournies ainsi que les questionnaires resteraient totalement anonymes. Une fois que l'accord m'a été attribué, j'ai pu distribuer mon questionnaire à deux enseignantes. J'ai choisi de le faire passer dans deux niveaux différents, c'est-à-dire au sein d'une classe de CE2 puis dans une classe de CM2.

B) Analyse des questionnaires.

Je vais dans un premier temps vous présenter le public qui a été interrogé. Ces deux premiers graphiques permettront de mieux connaître les caractéristiques des élèves ayant répondu aux questionnaires.



En ce qui concerne le sexe des personnes interrogées le milieu populaire compte 64 % de filles et 36 % de garçons puis la population des milieux favorisés compte 79 % de filles pour 21 % de garçon.

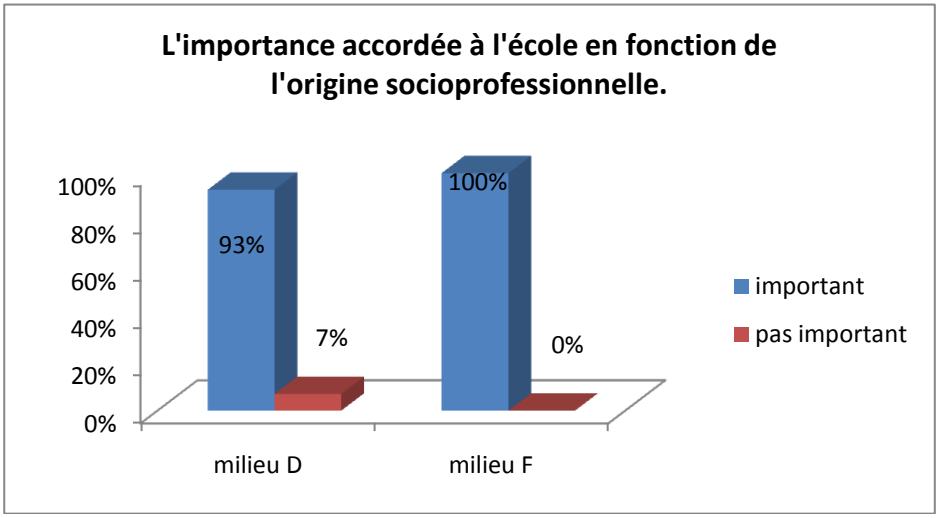


En ce qui concerne le milieu populaire, 64 % sont des élèves de CE2 et 36 % sont en CM2 tandis que la population des milieux favorisés est représentée par 50 % d'élèves de CE2 et 50 % d'élèves de CM2.

Pour ce qui est du classement des élèves en fonction de leur origine socioprofessionnelle, je me suis référé au tableau des catégories socioprofessionnelles (annexe 2). En effet, les élèves ayant deux parents ouvriers, employés (ayant un faible niveau d'étude) ou faisant partie des personnes sans activités professionnelles, représenteront les milieux populaires tandis que tous les autres s'inscriront dans les élèves issus de milieux plus aisés. Lorsque l'un des parents était « classé » dans le milieu populaire et l'autre dans les milieux plus aisés j'ai choisi d'adopter une logique « familiale » puisque du point de vue économique et du point de vue du capital culturel la présence d'un statut « précaire » pèse peu d'autant plus que si l'un des parents a un bon niveau d'étude nous pouvons supposer que ce dernier sera en mesure d'aider scolairement son enfant.

Je vais dans un second temps vous présenter les réponses récoltées lors de l'étude de mes questionnaires.

- *L'importance accordée à l'école.*



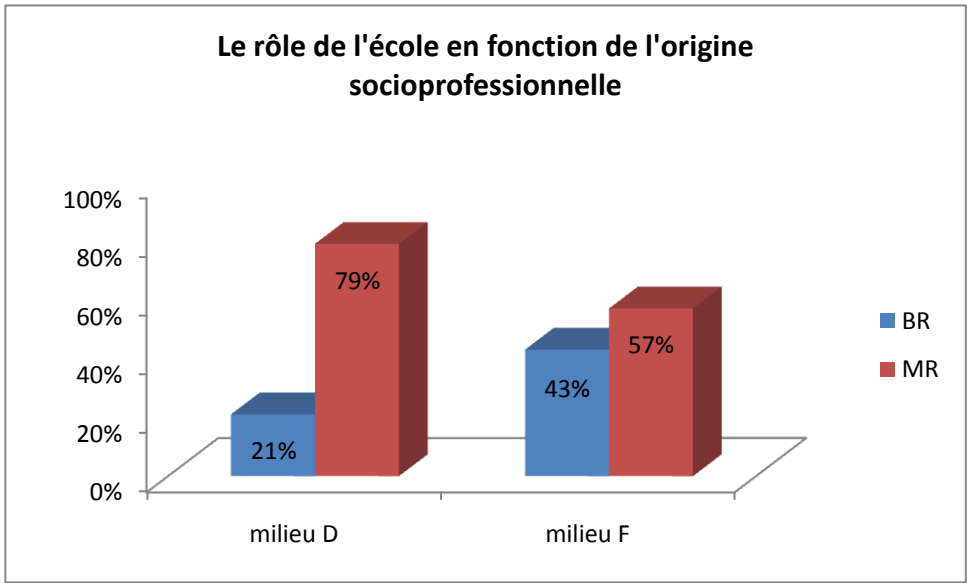
La question posée aux élèves était la suivante : Pensez-vous que l'école c'est important ?

On peut constater que tous les élèves issus d'un milieu favorisé accordent de l'importance à l'école puisqu'ils sont 100 % de cet avis mais on peut également souligner qu'une majorité des élèves provenant d'un milieu défavorisé partage cette opinion.

Il est tout de même important de souligner la différence entre les deux « catégories » d'élèves puisque 7 % des élèves issus de milieux défavorisés pensent que l'école n'est pas importante contre 0% pour les élèves issus d'un milieu aisé.

On peut donc dire que quelques soit l'origine socioprofessionnelle des élèves la majorité d'entre eux accorde de l'importance à l'école mais une première différence apparaît selon l'origine socioprofessionnelle.

➢ *Je viens à l'école pour …*



La question posée aux élèves était la suivante :
Je viens à l'école pour : - avoir un bon métier plus tard = *mauvaise représentation*
- jouer avec les copains = *mauvaise représentation*
,
- écouter le maître, la maîtresse = *mauvaise représentation*
- apprendre = *bonne représentation*
- devenir adulte = *bonne représentation*

A travers ce graphique, nous pouvons constater une première différence entre les élèves issus de milieux défavorisés et ceux issus de milieux plus aisés.

En effet, 79 % des élèves issus du milieu populaire ont une « mauvaise représentation » du rôle de l'école contre 57 % des élèves provenant d'un milieu plus aisé.

Malgré cette différence de pourcentage nous pouvons tout de même relever qu'un nombre important des élèves issus de milieux favorisés ont une « mauvaise » représentation du rôle de l'école.

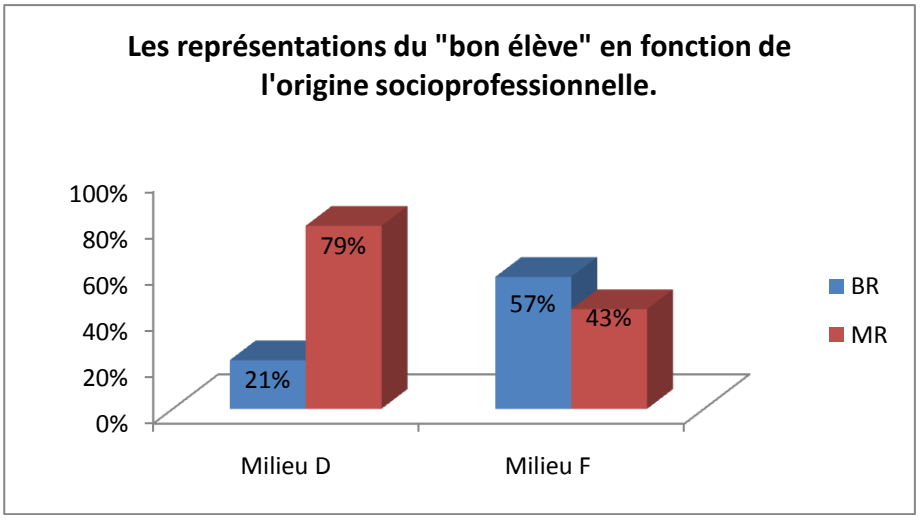
Pour être plus précise, en ce qui concerne les élèves issus de milieux populaires ayant « une mauvaise représentation » du rôle de l'école voici quelques pourcentages. 82% d'entre eux disent venir à l'école pour avoir un bon métier plus tard, 27% sont dit « passifs » puisqu'ils viennent à l'école pour écouter l'enseignant et enfin 7 % avouent venir pour jouer avec leurs camarades.

En ce qui concerne les élèves issus d'un milieu favorisé et ayant une « mauvaise » représentation du rôle de l'école, voici leurs réponses. 88% de ces élèves viennent à l'école pour avoir un bon métier plus tard et 12% pour écouter la maîtresse.

On peut donc constater que, quelque soit l'origine socioprofessionnelle des élèves, beaucoup disent que le rôle premier de l'école est d'avoir plus tard un bon métier.

Enfin, on peut constater que dans les deux catégories d'élèves, la majorité d'entre eux a une « mauvaise » représentation de l'école même si les pourcentages sont plus élevés chez les enfants issus de milieux populaires.

- *Etre un bon élève c'est … ?*



La question posée aux élèves était la suivante :

Que faut-il faire pour être un bon élève :

- écouter le maître / la maîtresse quand elle parle = *mauvaise représentation*
- lever le doigt pour prendre la parole = *mauvaise représentation*
- avoir des bonnes notes = *mauvaise représentation*
- faire l'effort de comprendre ce que dit le maître = *bonne représentation*

A travers ce graphique nous pouvons constater que les élèves issus de milieux populaires sont nombreux à avoir une « mauvaise représentation » de ce qu'est un bon élève. En effet, 79 % d'entre eux ont une « mauvaise représentation » du bon élève contre 43 % des élèves issus d'un milieu plus aisé. On peut donc dire que malgré cette différence de pourcentage, un grand nombre d'enfants, quelque soit leur origine socioprofessionnelle, ont une « mauvaise représentation » du bon élève même si les élèves issus de milieux défavorisés sont largement plus nombreux.

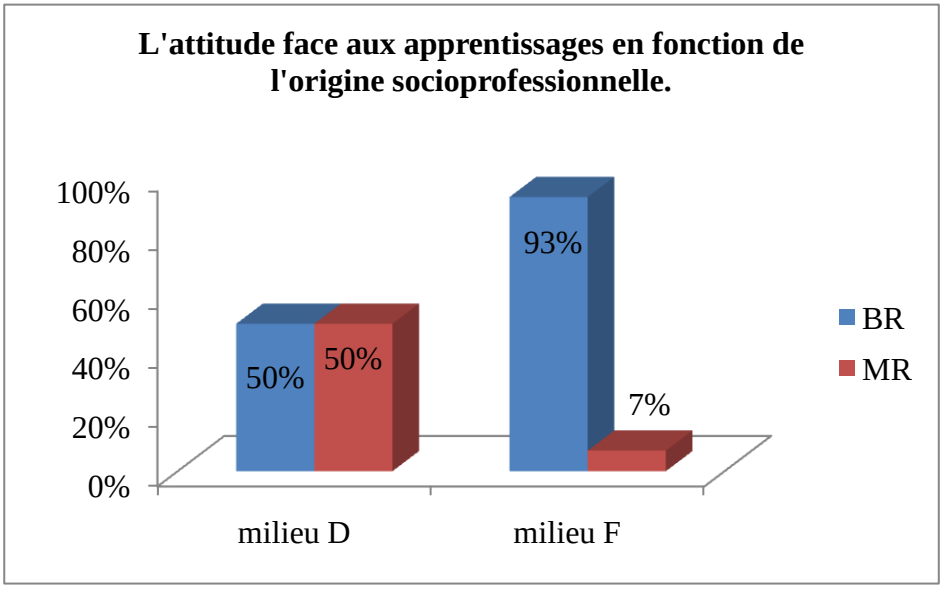
Pour plus de précision, pour être un bon élève d'après les élèves issus des milieux populaires ayant « une mauvaise représentation », 82% pensent qu'il faut écouter l'enseignant et 18 % s'accordent à dire qu'il faut avoir des bonnes notes. Uniquement 21% des élèves issus d'un milieu défavorisé pensent que pour être un bon élève il faut chercher à comprendre ce que dit l'enseignant.

En ce qui concerne les élèves issus de milieux plus favorisés et ayant de « mauvaises représentations » sur ce qu'est être un « bon élève », 67% pensent qu'il suffit d'écouter le maître et 33% s'accordent à dire qu'il faut avoir des bonnes notes. Enfin pour ces élèves issus de milieux favorisés, 57% d'entre eux ont une « bonne représentation » c'est-à-dire qu'ils pensent que le plus important est de chercher à comprendre ce que dit l'enseignant.

J'ai pu trouver des résultats similaires lorsque j'ai demandé aux élèves la raison pour laquelle ils apprenaient leurs leçons. En ce qui concerne les élèves issus de milieux populaires, 57% d'entre eux s'accordent à dire qu'ils apprennent pour avoir des bonnes notes et 43% disent apprendre pour avoir plus de connaissances.

Pour les élèves issus de milieux plus aisés, 21%, donc largement moins, apprennent dans le but d'avoir des bonnes notes tandis que les 79% apprennent leurs leçons afin d'acquérir davantage de connaissances.

➢ *La « bonne attitude face aux apprentissages c'est … »*



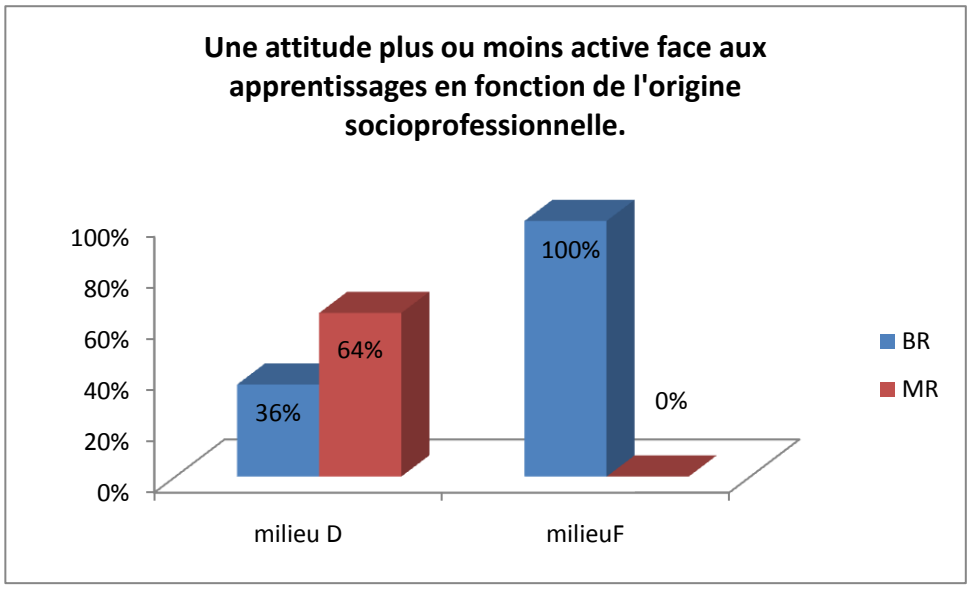
La question posée aux élèves était la suivante :

Le plus important c'est :

- d'apprendre ses leçons par cœur = *mauvaise représentation*
- de chercher à comprendre avec sa tête ce qu'on nous demande de retenir = *bonne représentation*

Grâce à ce graphique, il est possible de constater qu'une fois de plus les élèves issus de milieux favorisés sont plus nombreux à avoir une « bonne représentation » du rôle de l'élève. En effet, 93% d'entre eux pensent qu'il est plus important de chercher à comprendre ce qu'on leur demande de retenir contre 7% qui jugent qu'il est préférable d'apprendre par cœur leur leçon.

En ce qui concerne les élèves issus de milieux populaires ils sont la moitié à penser qu'il faut comprendre ce qu'on leur enseigne puis l'autre moitié annonce qu'il est nécessaire d'apprendre par cœur en mettant de côté l'importance de la compréhension.



La question posée était la suivante :

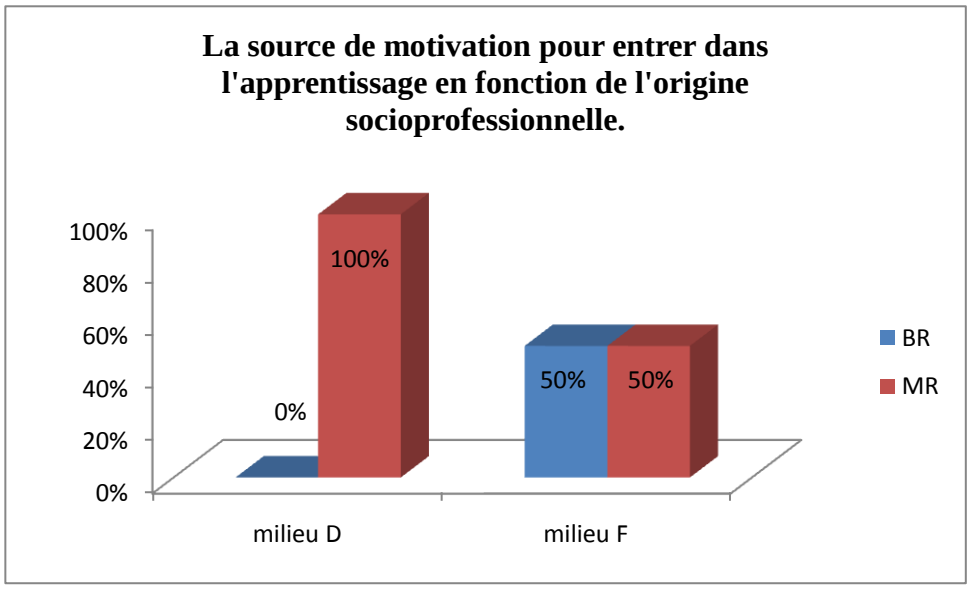
Le plus important c'est :

-d'écouter l'enseignant pour bien faire ce qu'il dit de faire. = *mauvaise représentation*

-de comprendre la leçon. = *bonne représentation*

Grâce à ce graphique il est possible de constater à nouveau une différence de rapport au savoir entre les élèves issus de milieux défavorisés et les autres. En effet, on peut mettre en avant le fait que les élèves issus de milieux populaires sont davantage passifs dans leur rôle d'apprenant puisque 64% d'entre eux pensent que le plus important est d'écouter l'enseignant afin de faire correctement ce qu'il dit de faire contre seulement 36 % à penser que l'essentiel est de comprendre ce que dit l'enseignant alors que cette réponse a été unanime chez les élèves issus de milieux plus favorisés.

➢ *La nécessité d'une motivation pour entrer dans les apprentissages.*



La question posée aux élèves était la suivante :

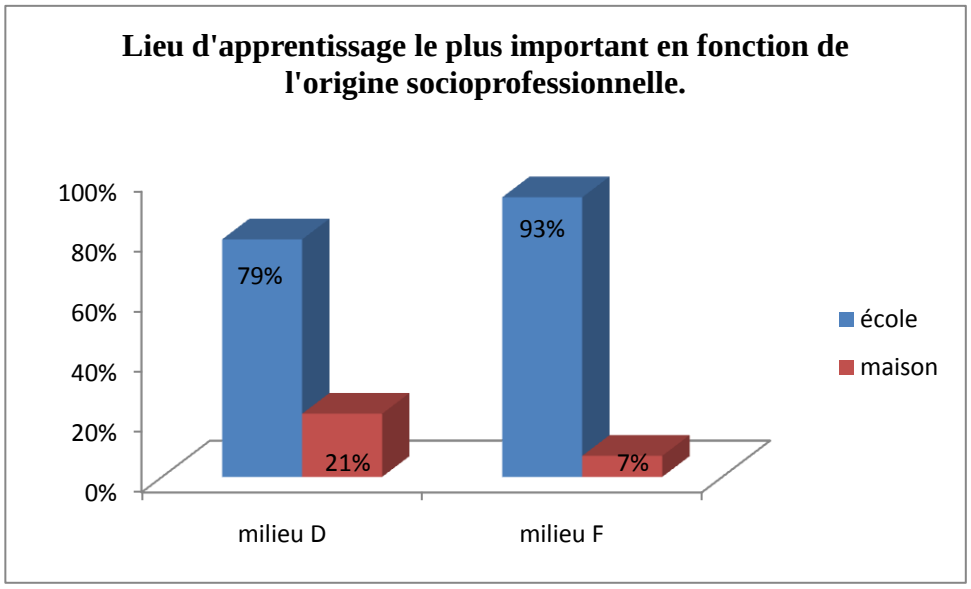
Appendre ça sert à : - passer dans la classe supérieure. = *mauvaise représentation*

- connaître de nouvelles choses pour le plaisir. = *bonne représentation.*

Après l'analyse de cette question, j'ai pu constater une réelle différence entre les élèves issus de milieux populaires et les autres. En effet, 100 % des élèves issus de milieux populaires contre 50% des élèves provenant de milieux plus aisés ont une « mauvaise représentation » du rôle des apprentissages dans le sens où ils s'accordent à dire qu'apprendre permet simplement de passer dans la classe supérieure tandis qu'aucun d'entre eux annonce que l'apprentissage peut être un plaisir. Cette représentation de l'apprentissage n'est pas une source de motivation assez importante pour avoir un investissement de la part des élèves.

En ce qui concerne les élèves issus d'un milieu favorisé, 50% d'entre eux ont une « bonne » représentation dans le sens où ils disent que les apprentissages sont un plaisir.

➢ *L'école comme lieu d'apprentissage remise en cause ?*



La question posée aux élèves était la suivante :

Est-ce que tu as l'impression d'apprendre des choses plus importantes :

- à l'école.
- à la maison.

On peut constater que quelque soit l'origine socioprofessionnelle des élèves l'école reste le lieu d'apprentissage le plus important. En effet, 79% des élèves issus des milieux défavorisés et 93 % des élèves issus de milieux plus aisés pensent que l'on apprend des choses plus importantes à l'école qu'à la maison.

C) Les résultats de ma recherche.

- *« L'école pour notre avenir »*

Grâce à mon travail de recherche, j'ai pu constater que les élèves, en général, avaient une « mauvaise représentation du rôle de l'école ». En effet, 68 % d'entre eux disent venir à l'école pour écouter l'enseignant et non pour acquérir des savoirs qu'ils construisent par eux même, pour jouer avec leurs copains ou pour avoir un bon métier plus tard. Ils sont seulement 32% à avoir « une bonne représentation du système scolaire » dans le sens où ces derniers annoncent que l'école est un lieu d'apprentissage leur permettant de devenir des adultes.

On peut, tout de même, souligner que ces « mauvaises représentations » sont légèrement plus importantes chez les élèves issus de milieux défavorisés (79%) que chez les élèves issus de milieux plus aisés (57%).

Je peux donc répondre à ma première hypothèse en affirmant que le rôle attribué à l'école est différent en fonction de l'origine socioprofessionnelle des élèves sans pour autant que cette dernière exerce une détermination absolue.

On peut donc souligner, que les élèves issus de milieux favorisés ont plus de chance de réussir car ils sont plus nombreux à avoir une « bonne » représentation de l'école mais il faut souligner qu'il ne s'agit pas pour autant d'une « fatalité » sociale absolue dans le sens où certains élèves de classes populaires connaissent la réussite scolaire tandis que des élèves issus de milieux favorisés sont en échec.

- « *La définition du bon élève.* »

D'après l'analyse de mes questionnaires, j'ai pu constater qu'une majorité des élèves, environ 61%, avait une « mauvaise » représentation du « bon » élève.

Il faut entendre par « mauvaise représentation » le fait que ces derniers pensent que pour être un « bon » élève il s'agit d'être respectueux, c'est-à-dire qu'il faut écouter l'enseignant, lever la main pour pouvoir parler, et d'avoir des bonnes notes.

Il y a donc 39% des élèves interrogés qui ont une « bonne » représentation c'est-à-dire à penser que le « bon » élève est celui qui s'investit dans les apprentissages en faisant l'effort de comprendre ce que l'enseignant souhaite transmettre.

Ce que j'ai également pu ressortir de mes questionnaires, est le fait que les élèves issus de milieux défavorisés sont plus nombreux à avoir une « mauvaise » représentation du « bon » élève (79% contre 43% pour les élèves issus de milieux plus aisés).

Finalement, il est possible de constater que malgré cette différence de pourcentage, tous les élèves issus de milieux populaires n'ont pas une « mauvaise représentation » tandis que certains élèves issus de milieux plus aisés (43%) n'ont pas une « bonne représentation ».

- *« L'attitude face aux apprentissages. »*

D'après mes lectures, j'ai pu constater qu'il y avait une « bonne » et « une mauvaise » attitude des élèves face aux apprentissages. La « bonne attitude » serait celle d'un élève qui aurait compris que le plus important serait de comprendre la leçon et de ne pas se contenter d'écouter l'enseignant, et qui apprendrait dans le but d'avoir de nouvelles connaissances et non des bonnes notes.

Grâce à mon travail de recherche, j'ai pu constater qu'une majorité des élèves avaient une « bonne » attitude face aux savoirs puisque 71% d'entre eux pensent qu'il est important de comprendre ce que dit l'enseignant et donc de ne pas se contenter d'écouter. Mais cette représentation est plus fréquente chez les élèves issus de milieux aisés « 93 % » contre « 50% » chez les enfants issus de milieux populaires.

Parallèlement à cette analyse j'ai pu remarquer que les élèves issus de milieu populaire étaient plus nombreux à avoir une attitude « passive » face aux apprentissages dans le sens où ces derniers sont 64% à affirmer que le plus important est d'écouter l'enseignant pour bien faire ce qu'il a dit de faire et 36% seulement s'accordent à dire que l'essentiel est de comprendre la leçon. Or, cette réponse a été choisie par 100% des élèves issus de milieux plus favorisés.

Enfin, j'ai pu constater, qu'une majorité des élèves avait une « bonne » attitude face aux apprentissages puisque 61% d'entre eux disent apprendre pour avoir plus de connaissances contre 39% qui avouent apprendre pour avoir des bonnes notes. En ce qui concerne la différence entre les élèves issus de milieux défavorisés et ceux issus de milieux populaires, il est possible de voir que le nombre d'élève à avoir une « bonne » attitude est plus important chez les enfants issus de milieux aisés puisqu'ils sont 79% contre seulement 57% chez les autres enfants.

Finalement, nous pouvons constater que quelque soit l'origine socioprofessionnelle des élèves leur attitude face aux savoir est souvent « correcte » mais on peut également souligner que les « mauvaises » représentations sont plus fréquentes, mais pas absolues, chez les élèves issus de milieux populaires et qu'elles sont également présentes chez certains élèves issus de milieux plus aisés.

- *« L'école comme lieu d'apprentissage ? »*

D'après mes lectures, la plupart des élèves, quelque soit leur origine socioprofessionnelle, pensent que l'école c'est important. Ceci a pu se confirmer au cours de mes recherches puisque 96% des élèves interrogés ont confirmé l'importance de l'école. En effet, 100% des élèves issus des milieux aisés l'ont affirmé ainsi que 93% des élèves issus de milieux défavorisés.

J'ai également pu constater que certains élèves, comme cela ressort dans mes lectures, pensent apprendre des choses plus importantes à la maison qu'à l'école mais ceux-ci sont en minorité puisqu'ils représentent 21% chez les élèves issus de classe populaire et 7% chez les élèves issus de milieux plus aisés. On constate donc une différence de pourcentage en fonction de l'origine socioprofessionnelle des élèves.

En ce qui concerne, la question de l'école comme lieu de socialisation ma recherche n'a pas abouti à des résultats pouvant confirmer les dires de Charlot puisqu'uniquement un élève sur l'ensemble du public interrogé a affirmé venir à l'école pour voir ses amis.

Finalement, malgré une différence de pourcentage entre les deux «catégories» d'élèves, on peut constater que l'école est majoritairement perçue comme un lieu où les élèves apprennent.

- Un complément d'analyse : Le rapport au savoir en fonction du sexe de l'élève.

Suite à ces premiers résultats, j'ai choisi de traiter une autre question afin de compléter ma recherche. J'ai travaillé précédemment la question du rapport au savoir en fonction de l'origine socioprofessionnelle des élèves je vais compléter celle-ci en cherchant à savoir s'il existe un lien entre le sexe des élèves et le rapport au savoir.

Pour cela, je vais vous présenter les résultats que j'ai obtenus grâce à mes questionnaires.

Tout d'abord, il s'agira de constater si les filles et les garçons accordent la même importance à l'école. D'après le premier graphique, (annexe 3, graphique 1)) on peut remarquer que les filles sont plus nombreuses à penser que l'école est importante puisqu'elles sont 100 % à être de cet avis contre 87,5 % des garçons. Nous pouvons déjà constater une première différence entre les filles et les garçons.

Ensuite, j'ai voulu savoir si les deux sexes avaient la même représentation du rôle de l'école (annexe 3, graphique 2). En ce qui concerne les filles, elles sont 40 % à avoir une « bonne » représentation du rôle de l'école dans le sens où elles disent venir à l'école dans le but d'apprendre tandis que les garçons ne sont que 25% à partager cet avis. Pour être plus précise, en ce qui concerne les filles qui ont une « mauvaise » représentation du rôle de l'école 75% d'entre elles disent venir à l'école pour avoir un bon métier plus tard et 25% pour « écouter » l'enseignant. Du côté des garçons, 66,6% affirment venir à l'école pour avoir un bon métier, 16,7% viennent pour jouer avec leurs camarades et autant pour « écouter » l'enseignant.

On peut donc souligner que les filles seraient plus nombreuses à avoir une « bonne » représentation du rôle de l'école.

Par la suite, j'ai cherché à savoir si la définition du « bon » élève était la même pour les deux sexes. J'ai pu constater (annexe 3, graphique 3) que les garçons avaient une meilleure représentation du rôle de l'élève. En effet, ils sont 37,5% à affirmer que le « bon » élève est celui qui fait l'effort de comprendre ce que dit l'enseignant contre 30% chez les filles. Les filles accordent davantage d'importance au fait de devoir « écouter » ce que dit l'enseignant, cet opinion représente 78,6% des filles ayant une « mauvaise » définition du bon élève et 21,4% évoquent l'importance d'avoir de bonnes notes. En ce qui concerne les garçons ayant une « mauvaise » représentation du rôle de l'élève ils sont 60% à penser qu'il faut « écouter » l'enseignant et 40% à affirmer que pour être un « bon » élève il suffit d'avoir des bonnes notes.

Mais lorsque nous demandons aux élèves qu'est ce que c'est pour eux « apprendre leur leçon », on peut constater que les filles sont plus nombreuses à avoir une « bonne » représentation dans le sens où 75% d'entre elles contre 12,5% des garçons affirment apprendre dans le but d'avoir davantage de connaissances tandis que 25% des filles et 87,5% des garçons avouent le faire dans le but d'avoir des bonnes notes (annexe 3, graphique 4).

Finalement, les garçons ont davantage conscience que pour être un « bon » élève ils doivent s'investir dans des apprentissages plutôt que d'être « respectueux » mais ces derniers contrairement aux filles le font pour avoir de bons résultats et moins dans le but d'acquérir de nouvelles connaissances.

J'ai, par la suite, chercher à savoir si le sexe était un facteur pouvant expliquer l'attitude des élèves face aux apprentissages, autrement dit, je souhaite voir si les filles et les garçons étaient plus ou moins actifs dans leur construction aux savoirs.

Grâce à l'étude de mes questionnaires, j'ai pu constater que les filles avaient une « meilleure » attitude face aux apprentissages dans le sens où ces dernières étaient plus nombreuses à affirmer que le plus important est de chercher à comprendre ce que l'enseignant transmet (75% pour les filles contre 70% chez les garçons) tandis que 25% des filles et 30% des garçons avouent apprendre par cœur (annexe 3, graphique 5).

De même lorsque nous demandons à ces mêmes élèves ce qui leur parait le plus important entre « bien écouter l'enseignant pour bien faire ce qu'il dit de faire » et « comprendre la leçon » les filles ont également une « meilleure »représentation. En effet, celles-ci sont 70 % à affirmer que l'essentiel et de comprendre la leçon tandis qu'ils sont 50% à partager cet avis chez les garçons.

Finalement, il est possible d'affirmer que les filles joueraient un rôle plus actif dans leurs apprentissages puisqu'elles feraient l'effort de chercher à comprendre ce que l'enseignant souhaite leur apprendre tandis que les garçons seraient plus passifs dans le sens où parfois ces derniers apprennent sans réellement chercher à comprendre mais davantage pour faire comme le maître dit de faire.

Il a ensuite été question de voir si la motivation pour entrer dans les apprentissages était la même chez les filles et chez les garçons. Lorsque j'ai demandé aux élèves à quoi cela leur servait d'apprendre j'ai obtenu des résultats similaires pour les deux sexes. En effet, 75% des filles et des garçons affirment apprendre pour passer dans la classe supérieure et les 25% restant des deux sexes seulement disent apprendre pour le plaisir. On peut donc confirmer que quelque soit le sexe de l'élève la plupart d' entre eux ont une « mauvaise » représentation de la nécessité d'apprendre (annexe 3, graphique 7).

Enfin, j'ai pu constater que pour la majorité des élèves les apprentissages se faisaient majoritairement au sein de l'école même si l'on peut constater que cette idée est plus importante chez les filles. En effet, 95% d'entre elles sont de cet avis contre 75% pour les garçons (annexe 3, graphique 8).

Finalement, grâce à cette étude complémentaire, j'ai pu constater que le sexe pouvait être un facteur influençant le rapport au savoir puisque les filles ont généralement, puisqu'il ne s'agit pas d'une vérité absolue, une « meilleure » représentation du rôle de l'école et de l'élève.

Conclusion

Charlot et son équipe de chercheurs ont cherché à démontrer que l'échec scolaire n'était pas justifiable par l'origine sociale des élèves. En effet, il ne faut pas faire de lien entre l'origine socioprofessionnelle des élèves et l'échec scolaire puisque Charlot, à travers ses écrits, montre bien qu'il n'y a pas de déterminisme social dans la réussite scolaire. Charlot a donc cherché à expliquer que la réussite ou l'échec scolaire des élèves pouvait être en lien avec leur rapport au savoir.

D'après ces lectures, je me suis donc posé la question suivante : Existe-t-il un « bon » et un « mauvais » rapport au savoir. A cette question j'ai envie de répondre qu'il existe effectivement un rapport au savoir permettant aux élèves de s'investir dans l'apprentissage ce qui facilite la réussite scolaire.

Ce que, finalement, nous pouvons mettre sous le nom de « bon » rapport au savoir serait le fait qu'un élève prenne conscience que l'école lui permettra d'acquérir diverses connaissances qui lui seront utiles pour se construire socialement et pas uniquement professionnellement. A cela s'ajouterait le fait que l'élève définisse sa tâche de la manière suivante : être un bon élève c'est essayer de comprendre ce que dit l'enseignant. De plus, il est également important que les élèves jouent un rôle actif dans leur apprentissage en ne laissant pas comme seul responsable, de leur réussite ou leur échec, l'enseignant. Finalement, un élève ayant ce type de rapport au savoir sera plus à l'aise dans son « rôle » d'élève et aura certainement plus de chance de réussir sa scolarité.

Après avoir pu constater qu'il existait deux « formes » de rapport au savoir, j'ai voulu compléter ma recherche en me demandant si la construction de ce dernier était en lien avec l'origine socioprofessionnelle des élèves. C'est grâce à mes questionnaires que j'ai pu répondre à cette question. En effet, j'ai pu constater que les élèves issus de milieux populaires avaient plus souvent des représentations, que ce soit de l'école comme institution ou de leur rôle d'élève, qui étaient proches de ce que l'on peut appeler « mauvais » rapport au savoir. Mais j'ai également pu constater que tous les élèves issus de ces classes n'avaient pas ce même rapport au savoir et que certains élèves issus de milieux plus aisés avaient quant à eux un « mauvais » rapport au savoir.

Je peux donc en conclure que le rapport au savoir pourrait, malgré une différence minime dans les pourcentages, avoir un lien avec l'origine socioculturelle des élèves tout en soulignant tout de même qu'un élève issu de milieu populaire n'aura pas « fatalement » un mauvais rapport et vice versa.

J'ai, par la suite, cherché un second facteur pouvant influencer la construction du rapport au savoir. Dans la continuité de ce mémoire je me suis penchée sur la question suivante : Le sexe a-t-il une influence sur la construction du rapport au savoir. Par le biais de mes questionnaires j'ai pu constater effectivement que les filles avaient, généralement, un meilleur rapport au savoir. Il s'agit bien, une fois de plus, de nuancer ce propos dans le sens où toutes les filles n'ont pas un « bon » rapport au savoir et que tous les garçons ont un « mauvais » rapport au savoir.

Finalement, je pense qu'il existe d'autres facteurs pouvant influencer le rapport au savoir des élèves et la question que l'on pourrait se poser serait la suivante : L'enseignant, par son attitude et ses choix pédagogiques, participerait-il à la construction du rapport au savoir des élèves ?

Bibliographie

<u>Les ouvrages</u> :

Dictionnaire de l'éducation, d'après Agnès van Zanten. Paris : Quadrige/PUF, 2008, p. 597 à 599.

BAUTIER, Elisabeth, CHARLOT, Bernard, ROCHEX, Jean-Yves. *Ecole et savoir dans les banlieues… et ailleurs*. Paris : Armand Colin, 1992. Chap. 6, Rapport à l'école, rapport au savoir et apprentissages à l'école primaire, p. 184 à 211.

CHARLOT, Bernard. *Le rapport au savoir en milieu populaire*. Paris : Anthropos, réimpression 2001. Chap. 1, Le rapport au savoir en lycée professionnel : présentation de la recherche, p.1 à 11. Chap.2, Que disent-ils avoir appris ?, p. 15 à 27. Chap.3, Où ont-ils appris et avec qui ?, p. 29 à 41. Chap.6. Rapport à l'école et rapport au savoir dans les bilans de savoir, p.83 à 104. Chap.7. Approches comparatives : garçons et familles, industriels et tertiaires, BEP et baccalauréat professionnel, origines sociales, p. 115 à 135.

<u>webographie :</u>

VEI enjeux. *Le mensuel n° 123*. [En ligne] VEI enjeux, décembre 2000 [consulté le 04 mars 2011]. Disponible à l'adresse : http://www2.cndp.fr/revueVEI/123/05606311.htm

ANNEXES

Annexe 1 : Mon questionnaire

Je suis :

- ☐ une fille
- ☐ un garçon

L'école :

- ☐ J'aime bien
- ☐ Je n'aime pas

L'école c'est important :

- ☐ Oui
- ☐ Non

Pour les deux questions qui suivent tu dois mettre les numéros 1, 2, 3, 4 et 5. Le numéro 1 pour le plus important selon toi et le numéro 5 pour le moins important.

Je viens à l'école pour :

- ☐ Avoir un bon métier plus tard
- ☐ Jouer avec les copains
- ☐ Ecouter la maîtresse / le maître
- ☐ Apprendre
- ☐ Devenir un adulte

Que faut-il faire pour être un bon élève ?

- ☐ Ecouter la maîtresse / le maître quand il parle
- ☐ Lever le doigt pour prendre la parole
- ☐ Avoir des bonnes notes
- ☐ Faire l'effort de comprendre ce que dit la maîtresse / le maître

Mets des croix :

Le plus important c'est :

- ☐ Apprendre ses leçons par cœur
- ☐ Chercher à comprendre avec sa tête ce que l'on me demande de retenir.

Faut-il apprendre ses leçons pour :

- ☐ Avoir des bonnes notes
- ☐ Avoir plus de connaissances

Le plus important c'est :

- D'écouter la maîtresse / le maître pour bien faire ce qu'il nous dit de faire
- De comprendre la leçon

Apprendre ça sert à :

- Passer dans la classe supérieure
- Connaître de nouvelles choses pour le plaisir

Est-ce que tu as l'impression d'apprendre des choses plus importantes :

- A l'école
- En dehors de l'école

A toi de répondre à la question suivante :
A quoi ça sert l'école ?

……
……....

……
……....

……
…….

……
…….

……
……

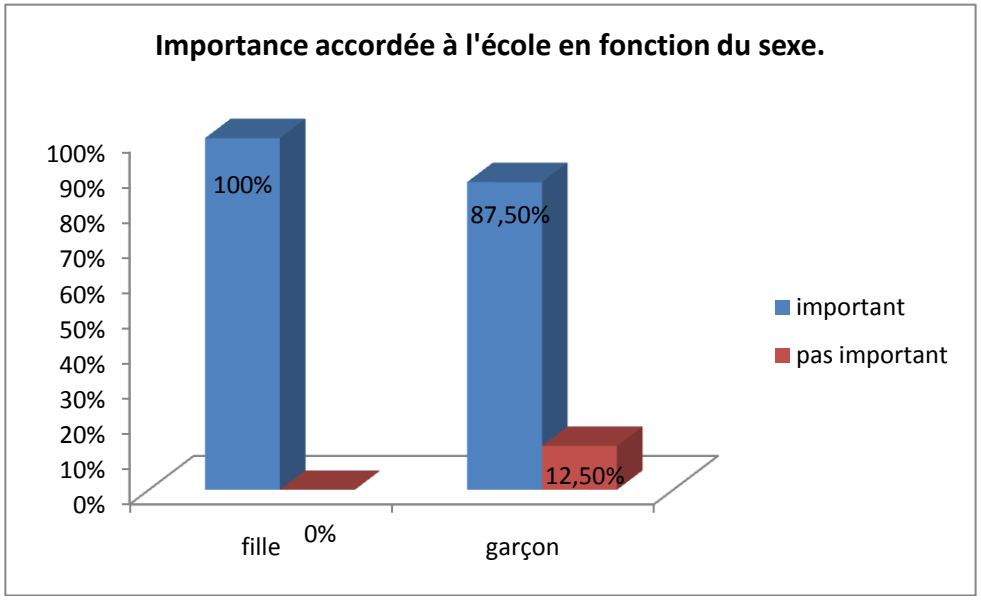
Annexe 2 : Tableau des catégories socioprofessionnelles.

Niveau agrégé (8 postes dont 6 pour les actifs occupés)	Niveau de publication courante (24 postes dont 19 pour les actifs)	Niveau détaillé (42 postes dont 32 pour les actifs)
1. Agriculteurs exploitants	10. Agriculteurs exploitants	11. Agriculteurs sur petite exploitation 12. Agriculteurs sur moyenne exploitation 13. Agriculteurs sur grande exploitation
2. Artisans, commerçants et chefs d'entreprises	21. Artisans	21. Artisans
	22. Commerçants et assimilés	22. Commerçants et assimilés
	23. Chefs d'entreprises de 10 salariés et plus	23. Chefs d'entreprises de 10 salariés et plus
3. Cadres et Professions intellectuelles supérieures	31. Professions libérales	31. Professions libérales
	32. Cadres de la fonction publique et professeurs	33. Cadres de la fonction publique 34. Professeurs, professions scientifiques 35. Professions de l'information, des arts et des spectacles
	36. Cadres d'entreprises	37. Cadres administratifs et commerciaux d'entreprises 38. Ingénieurs et cadres techniques d'entreprises
4. Professions intermédiaires	41. Professions intermédiaires de l'enseignement, de la santé, de la fonction publique, etc.	42. Instituteurs et assimilés 43. Professions intermédiaires de la santé et du travail social 44. Clergé, religieux 45. Professions intermédiaires administratives de la fonction publique
	46. Professions intermédiaires administratives et commerciales des entreprises	46. Professions intermédiaires administratives et commerciales des entreprises
	47. Techniciens	47. Techniciens
	48. Contremaîtres, agents de maîtrise	48. Contremaîtres, agents de maîtrise
5. Employés	51. Employés de la fonction publique	52. Employés civils et agents de service de la fonction publique 53. Policiers et militaires
	54. Employés administratifs d'entreprises	54. Employés administratifs d'entreprises
	55. Employés de commerce	55. Employés de commerce
	56. Personnels des services directs aux particuliers	56. Personnels des services directs aux particuliers

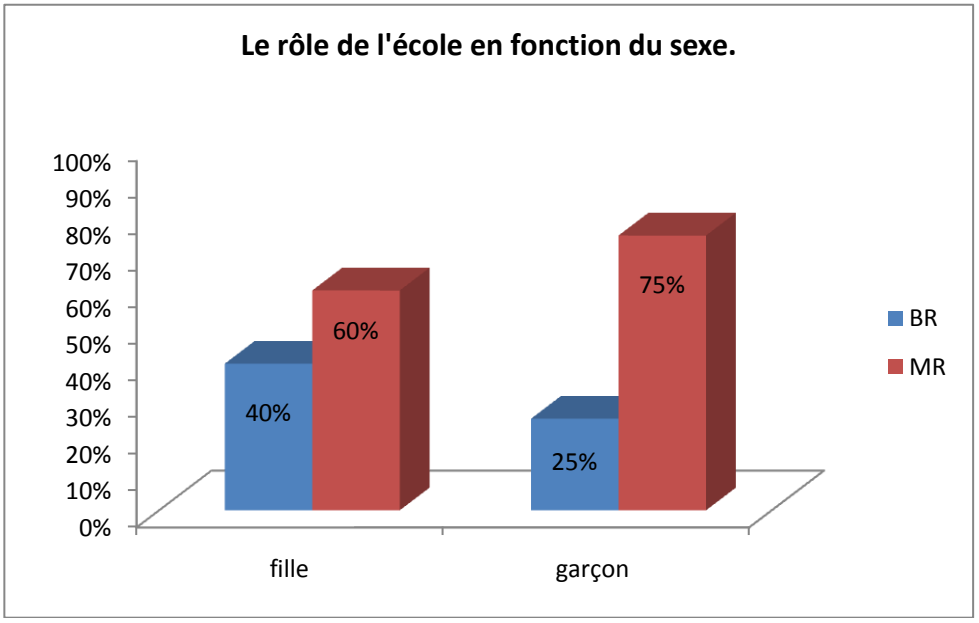
6. Ouvriers	62. Ouvriers qualifiés	62. Ouvriers qualifiés de type industriel 63. Ouvriers qualifiés de type artisanal 64. Chauffeurs 65. Ouvriers qualifiés de la manutention, du magasinage et du transport
	66. Ouvriers non qualifiés	67. Ouvriers non qualifiés de type industriel 68. Ouvriers non qualifiés de type artisanal
	69. Ouvriers agricoles	69. Ouvriers agricoles
7. Retraités	71. Anciens agriculteurs exploitants	71. Anciens agriculteurs exploitants
	72. Anciens artisans, commerçants, chefs d'entreprises	72. Anciens artisans, commerçants, chefs d'entreprises
	73. Anciens cadres et professions intermédiaires	74. Anciens cadres 75. Anciennes professions intermédiaires
	76. Anciens employés et ouvriers	77. Anciens employés 78. Anciens ouvriers
8. Autres personnes sans activité professionnelle	81. Chômeurs n'ayant jamais travaillé	81. Chômeurs n'ayant jamais travaillé
	82. Inactifs divers (autres que retraités)	83. Militaires du contingent 84. Elèves, étudiants 85. Personnes diverses sans activité professionnelle de moins de 60 ans (sauf retraités) 86. Personnes diverses sans activité professionnelle de 60 ans et plus (sauf retraités)

Annexe 3 : Les graphiques représentant le rapport savoir en fonction du sexe.

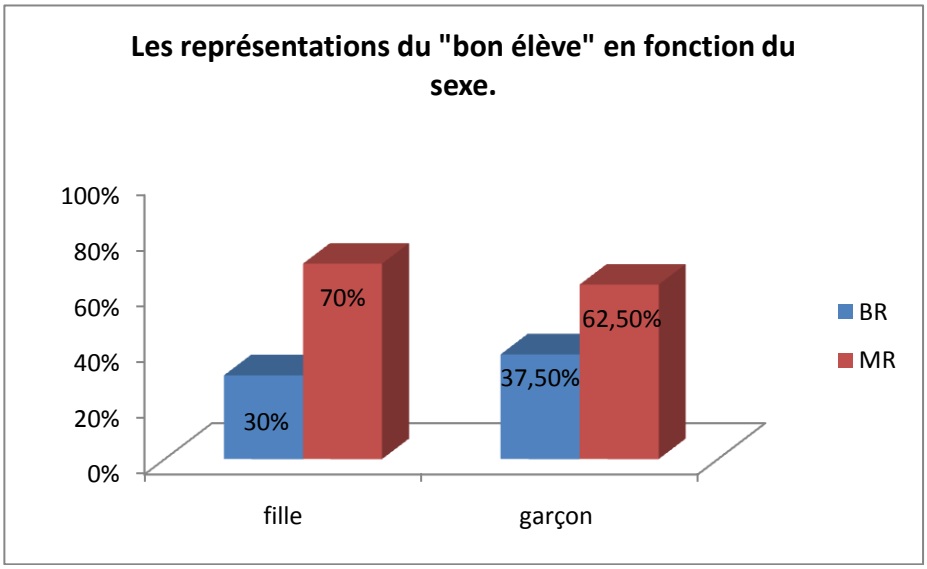
Graphique n°1 :



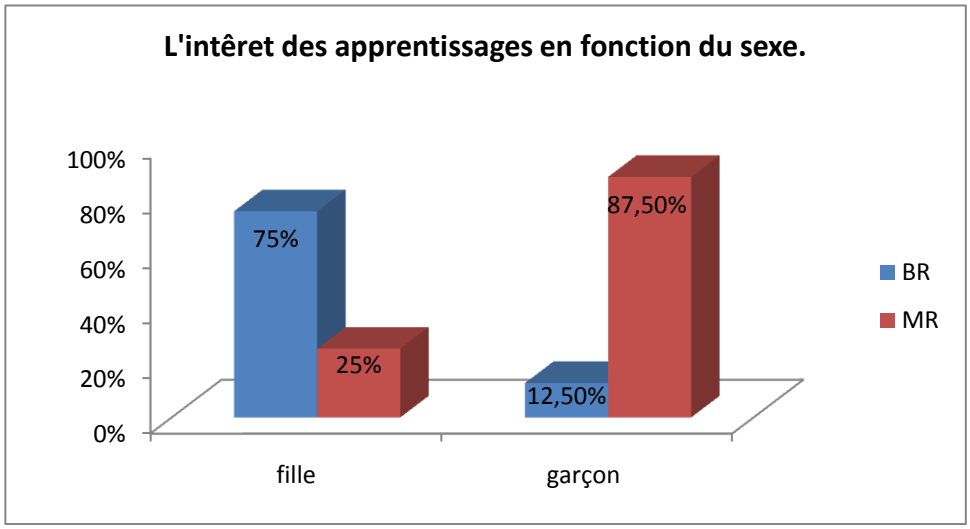
Graphique n°2 :



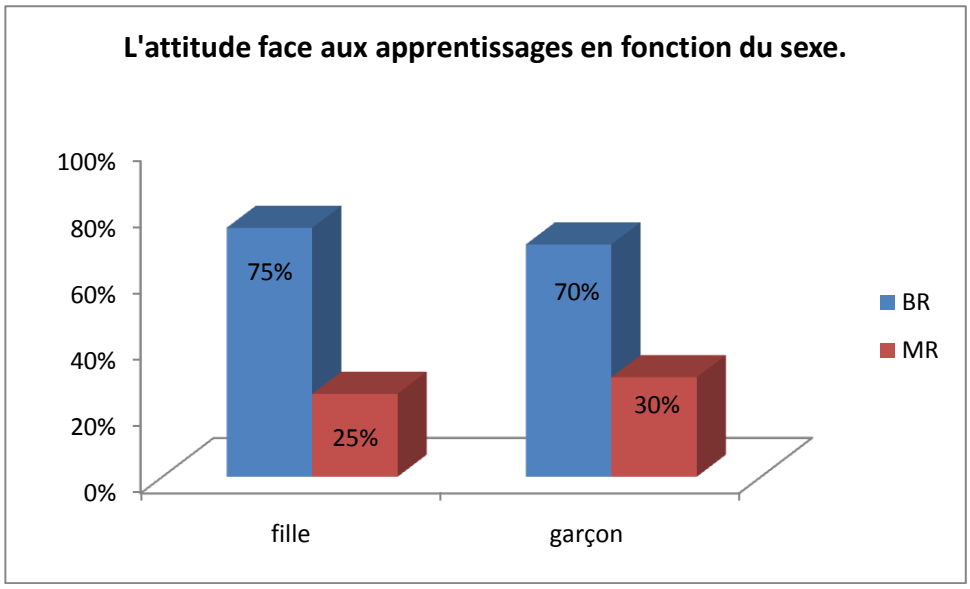
Graphique 3 :



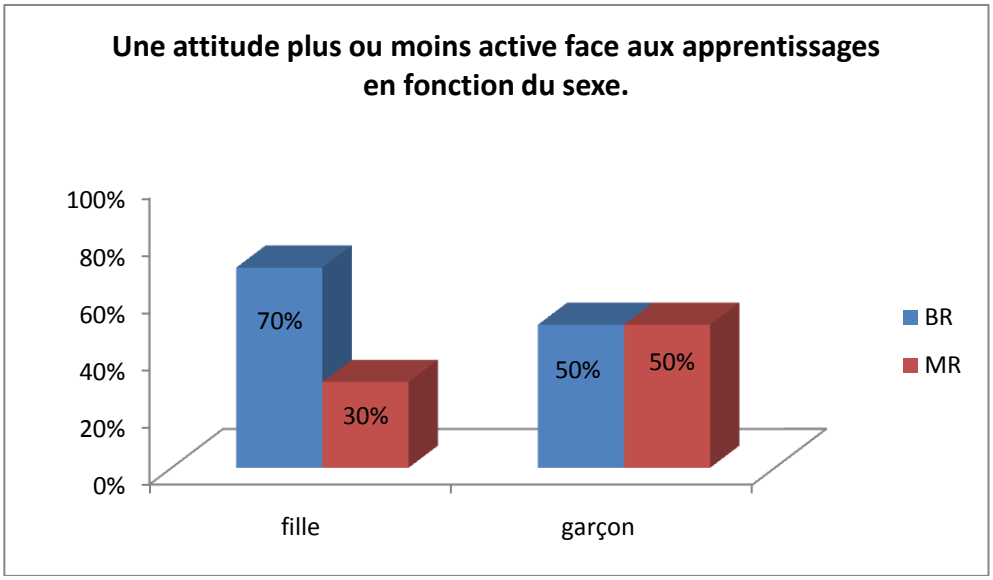
Graphique 4 :



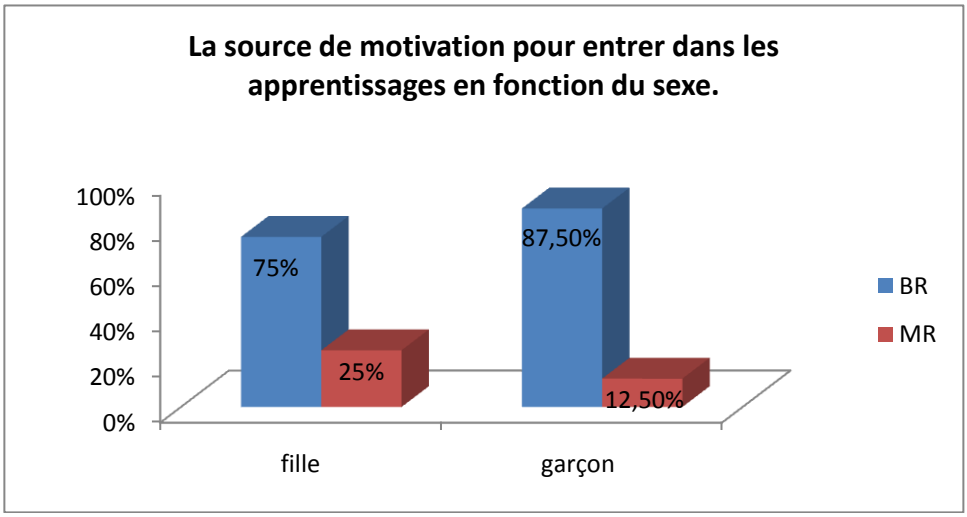
Graphique 5 :



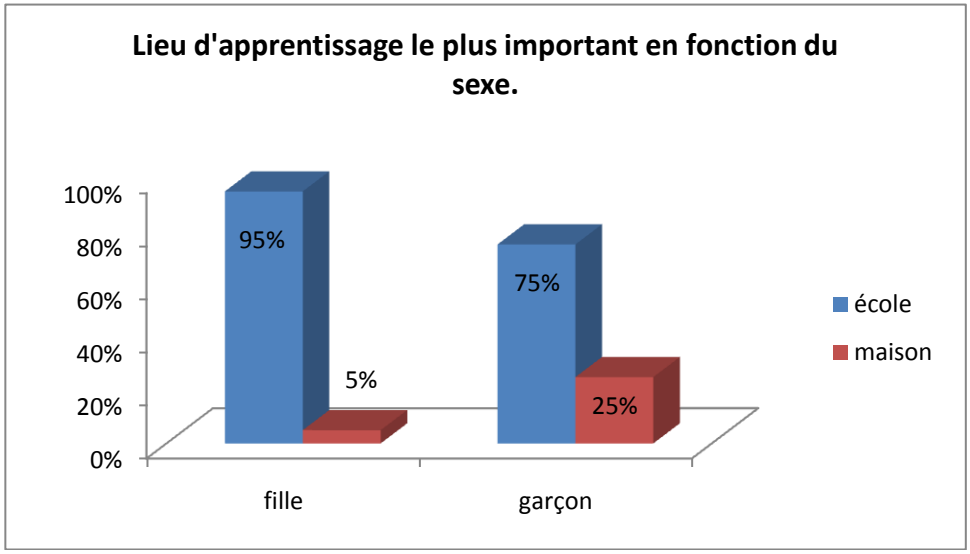
Graphique 6 :



Graphique 7 :



Graphique 8 :



Juliette ALLAIN

A quoi sert l'école ? Le rapport au savoir des élèves.

Résumé :

Le rapport au savoir est un concept amené par Bernard Charlot chercheur et professeur en sciences de l'éducation.

Charlot et son équipe de recherche ont travaillé au sein de différentes écoles et notamment auprès de jeunes issus de milieux populaires afin de mieux comprendre la relation que ces derniers construisaient avec l'école. A la suite de leurs nombreux travaux ils ont pu constater que l'échec scolaire de certains de ces élèves n'était pas en lien avec leur origine socioprofessionnelle mais davantage avec leur rapport au savoir.

Suite à mes différentes lectures, j'ai entrepris un travail de recherche sous forme de questionnaire afin de vérifier si la construction du rapport au savoir des élèves était orientée par leur origine socioprofessionnelle. Autrement dit, j'ai, dans un premier temps, cherché à constater s'il existait un « bon » et un « mauvais » rapport au savoir influençant la réussite ou l'échec scolaire des élèves, puis, dans un second temps, il me paraissait intéressant de mettre en relation ces « deux » rapports au savoir avec l'origine socioprofessionnelle de ces derniers.

Il serait intéressant de compléter ce travail en cherchant à trouver d'autres facteurs influençant notre rapport au savoir, notamment celui du rôle que l'enseignant peut avoir dans ce dernier.

Mots clés : éducation, rapport au savoir, origine socioprofessionnelle.

What is the school used for? The "rapport au savoir" of pupils.

Sumary :

The "rapport au savoir" is a concept brought by the teacher Bernard Charlot.

Charlot and the research staff worked in different schools with children who come from popular class in order to better understand the relationship between school and them. Then, the researchers are notified that the performing poorly at school was not in relation with their social class but with the "rapport au savoir".
Thanks to my readings, I wanted to know if this theory was correct.

In a first time, I had to try to know if there were a good and a bad "rapport au savoir" which explain the different children levels at school.
In a second time, it was sound to compare this two "rapport au savoir" with the pupils social classes.

It will be interested to complete this research with other factor telling upon our "rapport au savoir" in looking at, for example, the teacher role to play in the construction of this concept.

Keywords : education, "rapport au savoir", social origin